

Qu'est-ce qu'un roman québécois ?

MICHEL BIRON, *Le Roman québécois*, Montréal, Boréal, collection Boréal express, 2012, 126 pages

Françoise Bouffière

Volume 7, Number 1, Fall 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67911ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)

1929-5561 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bouffière, F. (2012). Review of [Qu'est-ce qu'un roman québécois ? / MICHEL BIRON, *Le Roman québécois*, Montréal, Boréal, collection Boréal express, 2012, 126 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 7(1), 13–13.



QU'EST-CE QU'UN ROMAN QUÉBÉCOIS?

Françoise Bouffière

MICHEL BIRON

LE ROMAN QUÉBÉCOIS

Montréal, Boréal, collection Boréal express, 2012, 126 pages

Michel Biron est professeur de littérature québécoise à l'Université McGill. Ses travaux portent sur l'histoire littéraire, la sociocritique et l'art du roman. On lui doit une remarquable synthèse historique de la littérature québécoise¹ devenue un ouvrage de référence tant pour les chercheurs et les enseignants que pour les étudiants en études littéraires.

Plus succinct, mais très dense, *Le roman québécois* paru dans la collection Boréal express s'inscrit dans la même veine. Ce petit livre (il tient dans une main) est lui aussi un précieux ouvrage de référence qui permet au lecteur d'aller directement là où son intérêt le conduit. Le format, le découpage en cinq chapitres («Le roman entre l'histoire et le conte (1837-1916)»; «Les débuts du réalisme (1916-1945)»; «Le roman de l'individu (1945-1960)»; «Le roman comme espace d'invention (1960-1980)» et «Le décentrement romanesque (de 1980 à aujourd'hui)») et l'index offrent en effet la possibilité d'accéder facilement à l'information désirée. Un livre très pratique donc.

Si concis et si fonctionnel soit-il, *Le roman québécois* réussit néanmoins à embrasser la production romanesque québécoise depuis 1837 jusqu'à aujourd'hui² tout en posant un regard neuf sur le corpus québécois. Ce regard très analytique consiste essentiellement à refuser d'enfermer le roman d'ici dans le seul horizon de la question nationale, si centrale soit-elle, pour mieux le relire dans une perspective proprement littéraire, c'est-à-dire par rapport à la grande histoire du roman. «Pour cela, il faut peut-être le sortir des catégories toutes faites comme celle du roman du terroir ou, plus récemment, celle du roman migrant, catégories construites exclusivement sur la base du contenu de ces romans et sans tenir compte de leurs spécificités formelles.» (p. 100).

Car, pour Biron, la force du roman québécois réside dans le libre choix de la forme, laquelle échappe à tout carcan. En effet, les romanciers mélangent aisément les styles, s'inspirent aussi bien du conte que de la chronique, combinent la distance de l'écriture et

la chaleur de la parole. Cette liberté, nous dit l'essayiste, permet au roman «de se réinventer sans cesse comme s'il n'avait que faire de toute filiation.» (p. 102). Nos romanciers, remarque-t-il, n'écrivent pas contre le roman balzacien, ou contre le roman du terroir, ni contre tel ou tel modèle. Quand Ferron affirme: «J'écris et je refais la réalité de mon pays à mon gré» (*Le Saint Élias*, cité par Biron), il résume la vision par excellence du romancier québécois qui refuse les lourdes architectures du roman réaliste au profit du désordre et de la liberté du récit.

Le roman québécois se distingue du roman d'ailleurs par une sorte d'extravagance naturelle: il aime les excroissances, le difforme, le débraillé, tout ce qui porte les marques de l'inachèvement

Quel roman par conséquent peut s'attendre à lire le lecteur étranger s'il choisit de lire un roman québécois? La réponse de Biron est résumée dans cette belle formule «Le roman québécois se distingue du roman d'ailleurs par une sorte d'extravagance naturelle: il aime les excroissances, le difforme, le débraillé, tout ce qui porte les marques de l'inachèvement – l'absence de fini, diront certains, l'énergie de l'improvisation, diront d'autres. [...]» (p. 101).

Il se trouve que cette extravagance n'est pas étrangère à la langue d'écriture. Car, si le modèle réaliste du roman français, anglais ou russe n'a pas réussi à s'imposer au Québec, comme nous le démontre Biron, c'est parce que le romancier québécois, comme le romancier belge ou antillais, se trouve constamment confronté à la question de la langue d'écriture. Au Québec, «ce débat prend une tournure politique autour du joual dans les années 1960, mais il accompagne toute l'histoire du roman et s'exprime par des préoccupations formelles très précises. Comment faire parler les personnages d'ici sans tomber dans le folklore ou le régionalisme? Que faire de l'anglais omniprésent dans la réalité montréalaise? Comment concilier le code linguistique français et le code culturel nord-américain?» (p. 16). La réponse, dit l'essayiste, varie selon qu'on s'appelle Ringuet ou Jacques Ferron!

L'autre caractéristique du roman québécois selon l'auteur tient à la fragilité du lien qui unit le personnage au monde. Cette fragilité définit et singularise sa forme d'opposition à ce monde parce que l'Histoire au Québec «est moins un héritage avec lequel l'individu doit se débattre qu'une réalité à inventer.» (p. 16). En effet, si dans le roman



québécois comme dans les romans d'ailleurs, l'ingrédient essentiel du genre romanesque consiste à raconter le conflit du héros avec le monde qui l'entoure, il apparaît clairement que les personnages chez nous sont souvent obligés de construire le lien social avant même de songer à s'en libérer. Pour bien démontrer «ce sentiment d'absence que le personnage entretient vis-à-vis de la société», Biron nous rappelle à bon escient l'incipit du roman *Le Torrent* d'Anne Hébert: «J'étais un enfant dépossédé du monde.»

Par delà ces considérations analytiques explicitées dans l'introduction et la conclusion du travail de Biron, le lecteur lira sans doute avec beaucoup d'intérêt, comme moi, le quatrième chapitre consacré aux romans majeurs de la Révolution tranquille, des romans qui ont dû réinventer la langue pour mieux l'inscrire dans l'effort d'émancipation collective. Le cinquième chapitre de l'ouvrage qui aborde le décentrement romanesque des années 1980 à aujourd'hui et ouvre la réflexion sur notre devenir littéraire retiendra certainement lui aussi l'attention du lecteur. L'auteur y note «l'absence de voix dominantes [...], le brouillage des valeurs esthétiques qui rend problématique tout effort pour regrouper les romanciers selon des critères spécifiques.» Il constate par ailleurs le peu de pouvoir d'intervention de la littérature dans l'espace public. C'est comme si le roman, nous dit-il, «était sans effet sur notre société et donc en quête de sens.»

Le questionnement de l'auteur autour de notre monde actuel «où l'individu n'en finit plus d'essayer d'être lui-même, de s'épanouir dans un monde où rien ne lui résiste, mais où tout le renvoie à sa solitude.» (p. 77) mérite qu'on s'y arrête sérieusement.

Si *Le Roman québécois* est un petit livre très pratique comme je l'ai affirmé plus haut, c'est aussi un livre fort dérangeant. En le refermant, je me suis demandé personnellement combien de temps encore le roman québécois lové dans la richesse de son foisonnement formel pourrait survivre sans un État pour lui confirmer sa place dans le monde et par conséquent sa place dans cette grande histoire du roman dont parle Biron. ♦

1 *Histoire de la littérature québécoise*, Biron, Dumont, Nardout-Lafarge, avec la collaboration de Martine-Emmanuelle Lapointe, Boréal, 2007; coll. Boréal compact, 2010.

2 C'est-à-dire du premier roman canadien-français *L'influence d'un livre* de Philippe Aubert de Gaspé (fils) à *La Constellation du Lynx* de Louis Hamelin (2010)